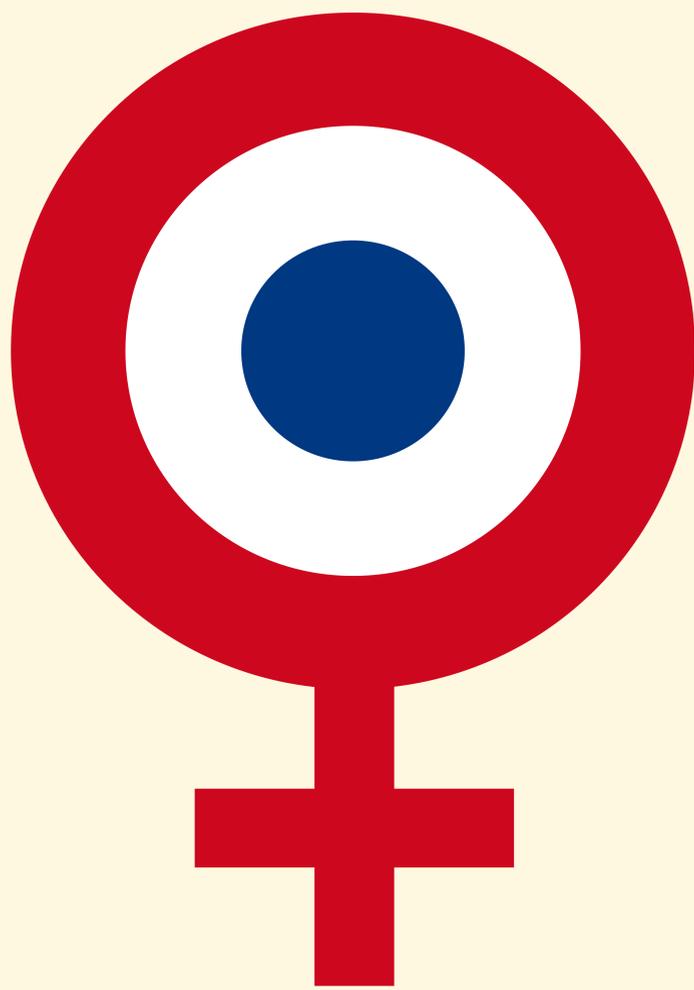


**EXPOSITION** **FEMMES**  
**DANS LA**  
**GRANDE**  
**GUERRE**  
**1914-1918**

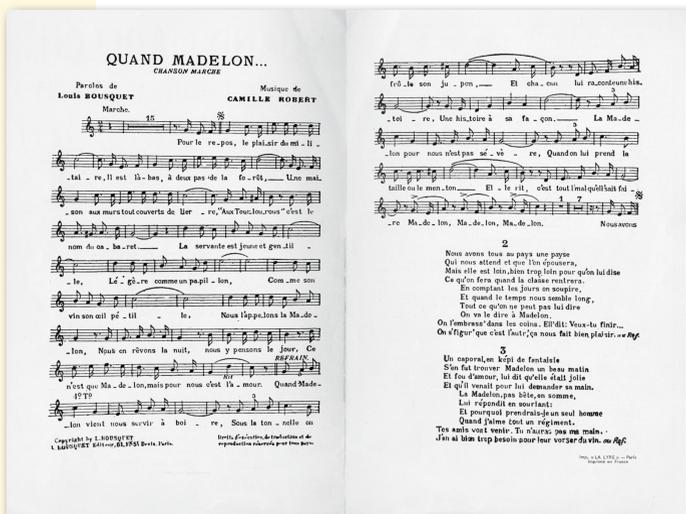


Exposition conçue et réalisée par le service Archives/Documentation et la direction de la Communication de la ville de Fontenay-sous-Bois, dans le cadre de la Journée internationale des droits des femmes 2014.

# La Madelon

La Grande guerre renforce une longue tradition d'aliénation des femmes. Compte-tenu des circonstances exceptionnelles, beaucoup d'entre elles l'acceptent. Leur image idéalisée participe à l'Union sacrée, au consentement quasi unanime à cette guerre.

Dans une fameuse chanson, la femme offre un divertissement au soldat. Pour échapper à la réalité du Front, elle leur sert du vin et écoute ces hommes qui ont tous une histoire de guerre à raconter.



Coll. AMFSB

Les paroles commencent ainsi :

« Pour le repos, le plaisir du militaire... »

Le refrain poursuit :

*Quand Madelon vient nous servir à boire  
Sous la tonnelle on frôle son jupon  
Et chacun lui raconte une histoire  
Une histoire à sa façon  
La Madelon pour nous n'est pas sévère  
Quand on lui prend la taille ou le menton  
Elle rit, c'est tout le mal qu'elle sait faire  
Madelon, Madelon, Madelon !*

**La Madelon**, appelée aussi *Quand Madelon...*, est un chant populaire créé par le chanteur Bach (Charles-Joseph Pasquier), le 19 mars 1914, au café-concert l'Eldorado, à Paris mais la chanson rencontre peu de succès lors de sa création. En août 1914, Sioul, un chansonnier qui était présent à la création de *La Madelon* à l'Eldorado, mobilisé comme artilleur et cantonné à l'école Jules-Ferry de Fontenay-sous-Bois, chante cette chanson à ses camarades. Celle-ci obtient un véritable succès. Les canonnières la diffusent. Le chant est alors fréquemment interprété par des comiques troupiers, très prisés durant la Première Guerre mondiale, les tourlourous. Elle devient rapidement un chant militaire. La ville de Fontenay reprend à partir de 1921 cette chanson et l'incarne dans une jeune fille vertueuse, élue tous les ans, et ainsi transforme la tradition de la Rosière.



Coll. AMFSB



Coll. AMFSB

## Le songe d'une nuit d'hiver

*C'était par une nuit sans lune il tombait de la flotte  
que c'en était une bénédiction dans la cagna.*

*Les copains ronflaient comme des marmites de divers calibres  
moi je rêvais à la gosse, tout à coup...*

*Je sens comme une caresse... des mains de femmes  
douces et parfumées frôlent les miennes.*

*À travers la fumée des vieilles pipes, je vois une forme suggestive  
s'approcher de moi. Oh ! Miracle !... c'est la gosse !*

*Je la reconnais, elle se penche, je sens son souffle.*

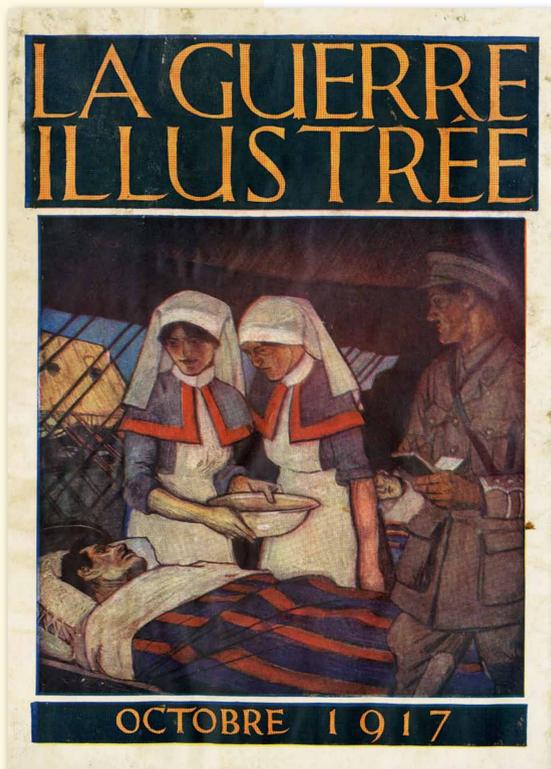
*Oh ! Bonheur. J'étends la main pour la saisir, elle se dérobe,  
elle revient... enfin je l'attrape... Oh ! La garce ! Elle me mord...*

*Je me réveille... Horreur c'est un rat !*

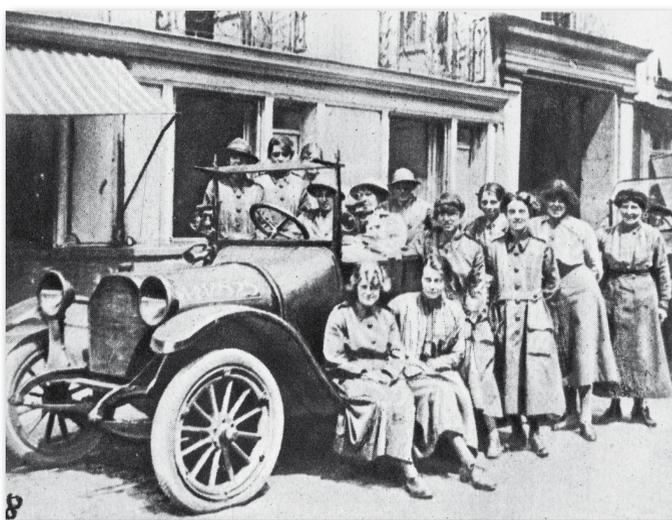
Chanter, rêver d'une femme sont des stratégies si l'on veut échapper à la réalité... mais elle revient toujours brutalement...



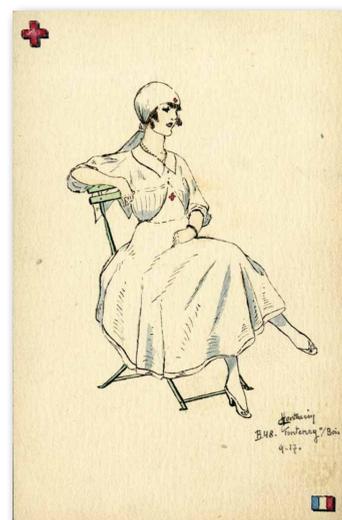
# Les infirmières



Les infirmières, appelées aussi «anges blancs», ont fait preuve d'un grand dévouement, de courage et de savoir-faire. Qu'elles soient issues de la Croix Rouge française ou de l'Assistance publique, religieuses ou laïques, elles font preuve d'esprit d'initiative. Et il ne faut pas en manquer. À la fin de l'année 1914, soit après six mois de combats, on compte déjà 300 000 morts et le double de blessés. 100 000 infirmières sont mobilisées.



Ambulancières militaires anglaises, La guerre Illustrée 1917



Infirmière de la Croix Rouge. Coll. AMFSB

Les infirmières de la Croix Rouge sont mobilisées près des lieux de combats dans les hôpitaux militaires.

D'autres créent des hôpitaux auxiliaires dans des locaux réquisitionnés par les autorités militaires.

En 1918, on en compte 1 400 abritant 120 000 lits.

À Fontenay, une partie de l'institution Belle-Vue, actuel-

lement la Maison du citoyen et de la vie associative, est transformée en hôpital auxiliaire où sont soignés les soldats du 12<sup>ème</sup> régiment d'artillerie de Vincennes et des blessés rapatriés du Front. La Fondation Henri-Ruel, 8 rue du Clos d'Orléans, a servi d'annexe à l'hôpital militaire Bégin de Vincennes. On y soignait des blessés légers. Sœur Nazaire

en aura la charge et recevra la Légion d'honneur pour cela. En 1918, un poste de secours fut créé à la maison de retraite Hector-Malot, pour les soins d'urgence destinés aux blessés, victimes des raids aériens.



Hôpital auxiliaire chez les religieuses, 10 rue de Neuilly, Fontenay-sous-Bois, 1914.  
Coll. AMFSB, don D. Codevelle.

Les femmes médecins restent à l'arrière pour remplacer leurs confrères masculins réquisitionnés sur le Front. Beaucoup contribuent à la formation des infirmières.

Sur le Front, 10 % des infirmières des «auto-chir» (unités chirurgicales qui permettent d'opérer sur place) ont péri. Celles restées à l'arrière réconfortent, soignent, entretiennent les locaux dans une parfaite propreté, font la toilette, préparent les repas...

Quand les raids aériens atteignent la population civile

en 1918, le nombre de blessés augmente. Les soignantes sont sur le pied de guerre nuit et jour au prix d'un réel épuisement physique et moral.

L'engagement de l'infirmière a changé le regard des hommes : les femmes ne symbolisent plus cette fragilité du « sexe faible ». Le travail des femmes n'est plus que domestique mais aussi salarié au service d'un employeur. Celles qui ont perdu leur mari à la guerre doivent gagner leur vie sans sentiment de déchéance.



# Marraines de guerre



Coll. AMFSB

Au printemps 1915, la création et la promotion des “marraines de guerre” transforma le fait d’écrire à ses proches pour les soutenir en acte patriotique.

Plusieurs initiatives voient le jour de la part des journaux français. «Le journal» a par exemple son propre système d’adoption des prisonniers de guerre, tandis que d’autres journaux ouvrent leurs colonnes aux annonces de soldats cherchant des marraines. Les marraines de guerre sont une création française, sans équivalent en Angleterre ou en Allemagne.

La mission principale des femmes était de soutenir leurs hommes au combat et de leur fournir un confort en leur faisant parvenir par exemple des colis. Qu’en était-il alors des soldats qui n’avaient pas de femmes pour les épauler, les soldats sans famille ?

Les lettres de la marraine devaient conjurer la dépression, inspirer le «filleul», lui insuffler patriotisme et courage, applaudir ses victoires.

«Mort sera douce depuis que j’ai trouvé une petite sœur dont le cœur m’a donné un peu d’affection» écrit un soldat.



Rapidement, les journaux voient apparaître des annonces de proposition de flirt et des relations qui aboutiront à des rencontres après la guerre.

Il sera reproché à certaines marraines de profiter matériellement de la situation des soldats esseulés ou bien de n’être pour d’autres que des relais d’un discours patriotique auprès de ceux engagés au front.

Ces critiques et craintes de ceux qui voient les marraines comme des saboteurs de l’effort de guerre masculin n’empêcheront pas les petites annonces et les échanges de réapparaître lors de la seconde guerre mondiale.



Coll. AMFSB



# Le deuil et les victimes civiles

## LA PLEUREUSE

La volonté de créer un moment aux morts de la guerre de 1914-1918 se fait jour rapidement après la fin de ce conflit qui a tué plus de 500 Fontenaysiens alors que la commune ne comptait guère que 16 000 habitants (au total la France compte 1 400 000 soldats morts sur le champ de bataille).

Le deuil s'officialise. S'inspirant de la loi du 25 octobre 1919, un comité pour l'édification du monument aux morts est constitué. Il organise des collectes de fonds afin de financer le projet. Entre 1920 et 1925, 36 000 monuments s'érigent dans toute la France. Ils ont pour rôle d'honorer les disparus, rappeler leur sacrifice, évoquer la constance de la vie et annoncer un avenir optimiste.

Le comité fait appel au sculpteur Paul Roussel (1867-1928), prix de Rome en 1895

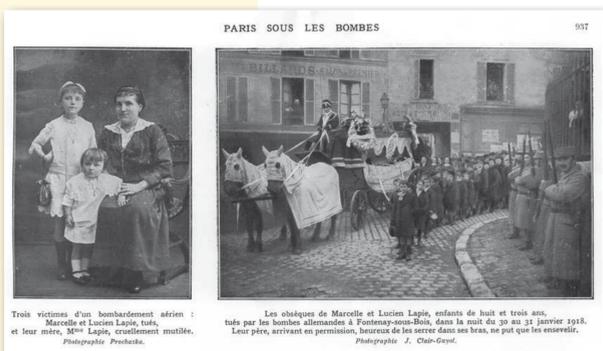
pour réaliser la statue. Il s'agit d'une femme en deuil, voilée de crêpe et en pleurs qui dépose de la main droite une fleur en souvenir des enfants de Fontenay morts pour la France. La statue est posée sur un socle circulaire où figure une dédicace. Elle représente la commune qui pleure ses disparus.

L'inauguration a lieu le 6 juillet 1924, soit presque 10 ans jour pour jour après le début de la Grande guerre.



Cette pleureuse représente le deuil et la peine endurés par les civils, sans référence à la gloire ou à la religion. Coll. AMFSB

## LE DRAME DU BOULEVARD DES ÉCOLES : la famille LAPIE endeuillée



Trois victimes d'un bombardement aérien : Marcelle et Lucien Lapie, tués, et leur mère, M<sup>lle</sup> Lapie, cruellement mutilée. Photographie Prostache.

Les obusiers de Marcelle et Lucien Lapie, enfants de huit et trois ans, tués par les bombes allemandes à Fontenay-sous-Bois, dans la nuit du 30 au 31 janvier 1918. Leur père, arrivant en permission, heureux de les serrer dans ses bras, ne put que les ensevelir. Photographie J. Chén-Dreyer.

Coll. AMFSB

300 000 civils sont tués durant les quatre années de conflit. Fontenay n'est pas épargnée. Dans la nuit du 30 au 31 janvier 1918, les Allemands bombardent Fontenay, bd des écoles (actuellement bd André-Bassée), tuant Marcelle Lapie, 8 ans et son frère Lucien, 3 ans. La mère est gravement blessée. Le père, soldat au 117<sup>e</sup> d'artillerie et charbonnier dans la vie civile, arrivant en permission, heureux de les serrer dans ses bras, ne put qu'ensevelir ses enfants.

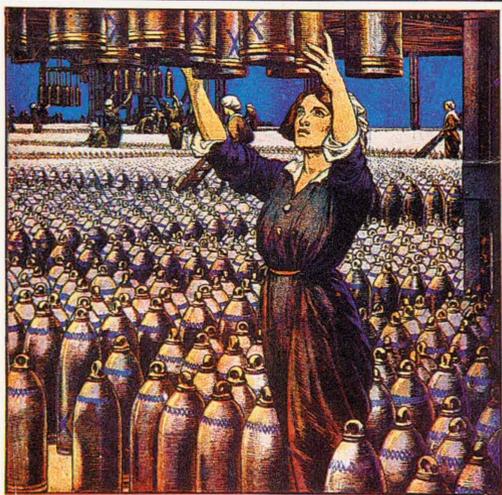


Coll. AMFSB



# Le travail des femmes (1)

LA GUERRE  
ILLUSTREE



DECEMBRE 1917

Les nouveaux rapports hommes-femmes étaient bien partis ! Le 13 juillet 1907, une loi d'origine parlementaire reconnaissait aux femmes mariées la libre disposition de leur salaire. Mais en août 1914, l'heure n'est plus aux actions en faveur de l'égalité des sexes. Les femmes françaises se rallient sans hésiter à l'Union sacrée et soutiennent l'effort de guerre. Le devoir des femmes restées à l'arrière est de défendre « la famille et la race ». Leurs actions sont nombreuses : envoi de colis, soins aux blessés, marraines de guerre...

*Illustration pour l'égalité des salaires, contre la retenue sur les salaires féminins au nom de leur adaptation au travail, 1917*

Cinq jours après la mobilisation des hommes en armes, le président du Conseil Viviani, dans l'urgence, mobilise trois millions de paysannes pour assurer les moissons. Nous sommes le 7 août 1914. Tous sont persuadés que la guerre s'arrêtera à Noël.

La guerre s'enlisant, les femmes sont invitées à participer à la machine de guerre qui s'installe progressivement à l'arrière.

En région parisienne, elles étaient 8 à 9000 à travailler dans la sidérurgie avant la guerre, elles sont 100 000 en 1917. Apparaissent alors les conductrices de tramway, les « Munitio[n]nettes » les employées dans les usines d'armement...



Photographie de J. Clair-Guyot parue dans l'illustration, 13 octobre 1917



Que ce soit aux champs ou dans les usines sidérurgiques, leur travail est pénible et parfois dangereux. Les outils de labour ne sont adaptés à leur morphologie, les cadences en usines intensives, le travail de nuit étant à nouveau autorisé. Les accidents sont fréquents. Mais elles font la preuve qu'elles peuvent exécuter des travaux habituellement assumés par les hommes. La guerre ainsi leur assigne un nouveau rôle : celui du courage et de la vaillance.



# Le travail des femmes (2)

Reunion du 24 Novembre 1916

Le Vendredi 24 Novembre mil neuf cent seize, à dix heures du matin, la Commission de statistique agricole s'est réunie à la mairie sous la présidence de M. Ledoux adjoint au maire.

Ont été présents : M. M. Ledoux, Rambeau, Epaulard, Maurice Rousseau.

La Commission, procédant à l'établissement de la statistique pour 1916.

La culture de la vigne est de plus en plus abandonnée et la superficie en est ramenée à 2 hectares, la différence passant à la culture maraîchère.

La production des fruits est estimée pour les pommes à 10 quintaux pour les pommes et poires à Coubeau à 20 quintaux pour les poires à 20 quintaux pour les framboises à 100 quintaux pour les groseilles à 100 quintaux pour les asperges à 200 quintaux.

La production fruitière en espaliers est estimée à 200 quintaux, cette récolte a été assez bonne mais pour les autres elle a été médiocre, mauvaise pour les fèves et nulle pour les haricots.

La culture des terrains a pu être assurée par les familles des mobilisés.

Le nombre de animaux de ferme reste à peu près le même sauf que la ferme du coin a remplacé la machine par blutage des paves.

Le secrétaire

À Fontenay, la Commission de statistique agricole relève dès 1914 que les animaux de ferme et de trait ont été très vite réquisitionnés pour les besoins de l'armée. En 1915, seulement 10 hectares sur environ 350, ne sont pas cultivés en raison de l'état de guerre. L'année suivante, « la culture des terrains a pu être assurée par les familles des mobilisés ». Ce qui n'est pas le cas national : la production recule.

\* Puisque vous allez pouvoir remettre les fonds au crédit, il faudra 2 choses :

1° que tu aies un pouvoir pour retirer les sommes (tu me diras ce qu'il faut faire)

2° que M. Sigard, ou une intégralement toutes les sommes qui il recense, tu feras un chèque pour la maison Richard, cela vaudra mieux et tu pourras contrôler tout ce qui rentre en



P. Radigue, poilu, fontenaysien, conseiller municipal. Coll. AMFSB

argent liquide à la maison.

M. Sigard laissera à M. Sigard les sommes nécessaires pour la petite caisse et de cette façon... enfin le contrôle sera fait... sans au moins l'air put M. Sigard d'abord, par la suite.

Tu feras des chèques enfin comme j'ai fait pour payer certains factures plus importantes.

Si M. Sigard venait à t'apporter en homme être le moi éti nato

Billet écrit du Front, au début de la guerre, par un poilu fontenaysien, P. Radigue, à sa femme obligée de gérer l'affaire de négoce en spiritueux :

« Puisque vous allez pouvoir remettre les fonds au crédit, il faudra 2 choses :

- 1° que tu aies un pouvoir pour retirer les sommes (tu me diras ce qu'il faut faire)
- 2° ....tu pourras contrôler tout ce qui rentre... »



Conductrice de tramway, photo de Jacques Moreau, Paris, 1917

À la fin de l'année 1918, la démobilisation est tout autant masculine que féminine. Il s'agit alors de réaffirmer les identités masculines en crise, effacer la guerre. Nombreuses sont les critiques contre l'émanicipation féminine. L'heure est à l'éloge de la ménagère et des mères. Le devoir de repeuplement de la France paraît urgent après quatre années de combats. Mais la Grande guerre a brouillé l'image traditionnelle de la femme, de son rôle social et économique. Le travail lui a permis pendant un temps de goûter à une forme de liberté, de responsabilité en particulier dans l'administration, d'autonomie financière. Les femmes confortent leur place acquise pendant le conflit dans l'industrie, les bureaux : entre 1906 et 1921, les effectifs des employées ont décuplé.



# L'émancipation des femmes

À la fin de la guerre, Anglaises, Allemandes, Russes, Polonaises, Autrichiennes, Belges, Américaines obtiennent le droit de vote. Le 20 mai 1919, les députés français adoptent le suffrage féminin, les sénateurs le refusent quelques mois plus tard...

## DES FEMMES REMARQUÉES



La coiffure si particulière de Louise Brooks, influença le mouvement des « garçonnes » dans les années 20.

Un symbole de l'émancipation d'après guerre : la garçonne avec ses cheveux courts, ses jupes raccourcies, son indépendance économique et sexuelle...

Ce personnage, créé en 1922, à l'origine romanesque, choque et vaut à son auteur, Victor Margueritte, qu'on lui retire sa Légion d'honneur.



Margaretha Geertruida Zelle, dite « Mata Hari », hollandaise, danseuse orientale, et accusée d'espionnage pour l'Allemagne, est fusillée dans les fossés du château de Vincennes le 15 octobre 1917. Son corps est transporté jusqu'au nouveau cimetière de Vincennes, av. Victor-Hugo, sur le territoire de Fontenay où est organisé, portes closes, un simulacre d'enterrement...



**Louise de Bettignies**, espionne.



**Clara Zetkin**, féministe.



**Alexandra Kollontai**  
Opposante farouche à la Première Guerre mondiale, elle participe à la Révolution russe de 1917 et devient commissaire du peuple à l'Assistance publique, ce qui fait d'elle la première femme au monde

à avoir participé à un gouvernement. Considérée comme une « communiste de gauche », elle sera au cœur de nombreuses polémiques sur la place des femmes dans la société soviétique. En effet, elle pose la question de ce que sera la famille une fois que celle-ci ne reposera plus sur les liens économiques. Elle estime que le mariage et la fidélité sont appelés à disparaître et veut éviter ce qu'elle appelle la « captivité amoureuse », qui crée la jalousie pour atteindre une « monogamie successive ». Les liaisons hommes-femmes devront être axées autour d'une attirance sexuelle naturelle. Cette vision de la société sera qualifiée par Lénine de « décadente ».

**Louise Bodin** : suffragiste, féministe, communiste, pacifiste. Rédactrice en chef du magazine *La Voix des femmes*, elle dénonce ouvertement la guerre. Elle s'élève contre la loi de 1920 contre la contraception et l'avortement dans un article de *L'Humanité*.

**Marthe Bigot, Madeleine Vernet**, pacifistes.

